

## LA LINGUISTIQUE COMPAREE EN 1997: QUELQUES RÉFLEXIONS

Calvert WATKINS

*Harvard University*

**Abstract :** R.M.W. Dixon's "Language development: a punctuated equilibrium model" [now published as *The Life and Death of Languages* (Camb. UP)] proposes long periods of relative stability marked by areal diffusion and convergence to a common type, punctuated by periods of rapid change and formation of species amenable to the comparative method. The proposal is criticised, and a comparative method equally applicable to areal diffusion and genetic filiation advocated. The new method is then applied in detail to a hitherto scarcely recognized linguistic area in both phonology and syntax, Anatolia in the 2nd millennium B.C.E.

**Keywords :** Anatolian, Hittite, Luvian, Hurrian, Hattic, Language change, family tree, comparative method, genetic/typological comparison, area(l), convergence, punctuated equilibrium.

On m'a invité ici à parler du développement de la linguistique comparée (ou dans la version anglaise the development of comparative grammar) dans cette séance vouée à *familles, aires, types linguistiques*. Or il n'est guère nécessaire de discuter le *développement* de la linguistique comparée à partir de ses origines dans le 19<sup>e</sup> siècle. Cela fait partie de l'histoire de la linguistique, et a été très bien décrit. D'une part il y a l'ouvrage déjà classique de haute vulgarisation de Holger Pedersen, *La science linguistique du 19<sup>ième</sup> siècle: méthodes et résultats*, qui date de 1924 (danois), 1931 et 1962 (version anglaise); d'autre part il y a l'ouvrage tout nouveau, profond et original, d'une vue historiographique très large, de notre collègue Anna Morpurgo Davies, *La linguistica dell' ottocento* (version italienne 1996). Il ne faut pas oublier les réflexions de ceux qui ont vécu cette période, notamment les néogrammairiens ou Ferdinand de Saussure lui-même.

Pour autant que la linguistique comparée ait ses racines presque deux siècles auparavant, plus précisément en 1816, date du *Système de conjugaison de la langue sanscrite* de Franz Bopp, il n'est pas moins vrai que la linguistique comparée continue à être appliquée de façon productive, et la méthode comparative continue à évoluer, à se développer, et à s'affiner, comme j'essayerai de montrer par la suite.

Il ne faut pas perdre de vue que le but de notre métier est de ‘faire l’histoire des langues’ (Meillet). La majeure partie de la comparaison telle qu’elle se pratique à l’heure actuelle en linguistique théorique est la comparaison typologique. Elle a pour but les lois universelles, les *types linguistiques* de notre thème, la fixation des paramètres en grammaire universelle, par exemple dans la syntaxe comparée des verbes composés des langues et dialectes germaniques contemporains, ou la syntaxe comparée des clitics des langues romanes ou slaves. D’autre part Kurylowicz a insisté sur le fait que ‘La comparaison n’est pas un but en elle-même. Elle est une des techniques de la linguistique historique dont celle-ci se sert aussi longtemps qu’elle peut s’appliquer de façon utile.’ Peu importe en fin de compte que la méthode structurale que professait Kurylowicz après la 2<sup>e</sup> guerre mondiale se soit révélée au moins en partie être une fausse piste. On peut toujours substituer une autre méthode, nouvelle ou ancienne. Benveniste pour sa part a écrit il y a plus de 30 ans, ‘Il n’est pas certain que le modèle construit pour l’indo-européen soit le type constant de la classification génétique.’ Que peut-on faire d’autre?

A une époque où les innovations profondes de méthode et de modèle en linguistique théorique se succèdent avec une allure étonnante, tels le programme syntaxique minimaliste, la morphologie distribuée, la théorie de l’optimalité en phonologie, il est bien rare qu’une telle innovation se produise en linguistique historique et comparative. Il y a eu des étapes de la grammaire comparée des langues indo-européennes au cours du présent siècle, par exemple celles associées aux noms de Meillet, Wackernagel, Leumann, Benveniste, Hoffmann, Schindler. Il y a eu aussi des échecs -- c’est mon opinion personnelle -- comme la “théorie glottalique” ou les comparaisons “à longue distance” ou “comparaisons lointaines” en Eurasie, Afrique, et les Amériques des nostraticiens et leurs confrères. Mais la règle a été que les améliorations apportées par ces étapes ne viennent pas d’une méthode différente, et ne reflètent pas un but différent. Il n’est pas et il n’a pas été question de faire quelque chose de différent, mais de faire mieux la même chose. C’est là qu’on peut observer la vraie continuité de la linguistique historique et comparée. Aussi longtemps que le modèle de l’évolution linguistique elle-même, le modèle du changement des langues à travers le temps restait le même, il ne pouvait en être autrement.

Toutefois il peut arriver que la réponse de la linguistique comparée change ou s’altère face à un modèle nouveau. Et je voudrais signaler, avec la permission de l’auteur, une esquisse programmatique d’un modèle nouveau, ce qui est particulièrement approprié dans une séance dédiée aux *familles, aires, et types linguistiques*. Je dis esquisse programmatique, parce que je ne suis peut-être pas vraiment convaincu; mais elle mérite d’être discutée. Il s’agit d’un essai tout récent, encore inédit, de notre collègue Robert M. W. Dixon, de l’Australian National University à Canberra.

L’essai de Dixon s’intitule “Language development -- a punctuated equilibrium model”; “Le développement linguistique: un modèle d’équilibre ponctué”. Son inspiration vient de la biologie évolutive, une notion mise en avant d’abord par Niles Eldridge et Steven Jay Gould en 1972: “Punctuated equilibria: an alternative to phyletic gradualism”, dans *Models in Paleobiology* ed. T.J.M. Schopf, 82-115 (San Francisco: Freeman, Cooper). Voir aussi Gould et Goodfriend dans le dernier nombre de 1996 de la revue *Science* pour une confirmation frappante, postérieure à l’essai de Dixon.

Selon les deux premiers biologistes, cette théorie suppose que “l’histoire d’une lignée comprend de longues périodes de stabilité morphologique, ponctuée ici et là par des événements de spéciation [formation des espèces CW] dans des sous-populations isolées”.

Dixon part de la notion très raisonnable que la rapidité de la désintégration de l’indo-européen, une seule langue donnant plus de 100 langues après 6000 ans (son estimation), ou celle encore plus rapide de l’austro-nésien, une langue engendrant plus de 1000 en seulement 5000 ans (son estimation), s’accorde très mal avec les seules 5000 langues actuelles vis-à-vis une évolution du langage humain entamée au moins il y a 100,000 ans. Pareille allure ne saurait se maintenir. Dixon suggère donc pour l’histoire du langage humain des longues

périodes de stabilité relative, “un système d’équilibre homéostatique”, avec changements plus ou moins mineurs, ponctuées par des périodes de changements rapides et dramatiques, dus à des causes non-linguistiques. Il suggère en plus que pendant les périodes d’équilibre se forment des aires linguistiques, avec diffusion à travers les langues et convergence vers un prototype commun, tandis que durant les périodes de ponctuation s’applique le modèle de l’arbre généalogique.

1<sup>o</sup>) Il faut savoir gré à M. Dixon d’avoir reconnu et posé un problème réel: comment se figurer 100,000 ans de transmission du langage humain? Aussi est-il tout à fait légitime, et traditionnel depuis presque un siècle et demi, d’avoir recours à la paléobiologie comme modèle. Je suis prêt à accepter une notion impressionniste d’équilibre relativement homéostatique, ponctué par des périodes de développement plus rapide dans le langage humain, parce que je suis persuadé que les langues ne changent pas toujours à la même allure.

2<sup>o</sup>) Il faut surtout savoir gré à l’auteur d’avoir fait une tentative louable pour combiner la convergence typologique due au contact aréal (géographique) et la filiation génétique en un seul modèle d’histoire linguistique. Une théorie du changement des langues qui ne fait pas état de ces deux facteurs n’a plus de légitimité dans notre science -- et cela se traduit dans le titre même de notre séance, *familles, aires, types linguistiques*.

A première vue l’hypothèse de M. Dixon est séduisante, en effet. Ce qui n’est pas du tout évident, toutefois, c’est qu’on ait le droit simplement d’amalgamer 1<sup>o</sup> et 2<sup>o</sup>, en identifiant *équilibre* à diffusion typologique aréale convergente, et *ponctuation* à désintégration génétique et la formation de nouvelles familles, de nouvelles langues. Une telle disjonction de développement aréale et développement génétique paraît contradictoire avec ce que l’on sait de l’histoire des aires linguistiques classiques comme celle des Balkans, de l’Inde, ou (on le verra) de l’Anatolie antique. Dans ces aires on dispose de contrôles historiques comme l’arrivée du latin et des langues slaves qui font partie de l’aire; en Inde le développement de l’aire est nécessairement postérieur, peut-être même très largement, à la pénétration des Indo-Ariens dans le sous-continent il y a quelques 3000 ans. Les langues en question ont continué à évoluer durant ces périodes; il n’est nullement question d’équilibre homéostatique.

Il se peut que la méthode comparative classique ne soit pas applicable au delà de quelques 8000 ou 10,000 ans comme le veut J. Nichols; Kurylowicz aussi a remarqué qu’on ne peut pas reconstruire ad infinitum (c’est l’imposture nostratique). Si cela est vrai il ne resterait que la comparaison typologique pour les similarités observables, par exemple, dans les langues de l’Australie “colonisée” ou peuplée il y a 50,000 ans. Mais Dixon lui-même, éminent spécialiste de ces langues, parle de la nécessité de passer les faits au crible pour distinguer les similarités aréales et les similarités génétiques. Les mêmes présuppositions informent l’un des rares traitements en profondeur de la diffusion, *Linguistic Diffusion in Arnhem Land* de J. Heath, aussi bien que l’ouvrage magistral *Language Contact, Creolization and Genetic Linguistics* de Thomason et Kaufman. Il y a donc des raisons d’être optimiste, et c’est la comparaison linguistique -- la linguistique comparée -- qui est à la source de la distinction de ces deux similarités, l’aréale et la génétique.

Dans le temps qui reste je voudrais porter l’attention sur le développement de la grammaire comparée -- non seulement génétique mais aussi aréale et typologique -- d’une seule branche de la famille indo-européenne mais la plus ancienne, à savoir l’anatolien.

Les congrès internationaux des linguistes ont lieu tous les 5 ans, et il m’est arrivé de faire une sorte de bilan à Tokyo en 1982 intitulé *Directions nouvelles dans les langues indo-européennes*. Je vais donc me borner aux quinze dernières années, 3 lustres, si vous voulez, ou la moitié d’une génération, et indiquer les développements qui ont marqué cette période.

Je commence par le hittite, la langue la mieux connue de la branche. Le progrès des études hittites et anatoliennes des 15 dernières années a été considérable et très rapide. En 1982 j’avais lancé un appel rhétorique pour une augmentation de la main d’œuvre des linguistes

anatoliens; et de fait cela s'est produit. Pas à cause de moi, bien entendu, mais parce qu'il fallait très peu pour doubler ou tripler le nombre de chercheurs sérieux dans ce domaine. Depuis nous avons eu 3 congrès internationaux d'études hittites et anatoliennes (dont deux grâce à l'initiative de nos collègues turcs). En 1982 nous pouvions dire que la possibilité d'une véritable grammaire comparée de toute la famille anatolienne, non seulement du hittite, était à la portée des chercheurs; c'est maintenant un résultat acquis, surtout pour la phonologie. En 1982 j'avais constaté que la 'périodisation' des tablettes cunéiformes par des critères paléographiques se poursuivait; elle est maintenant fondamentalement achevée, et les résultats se lisent à chaque page du dictionnaire hittite -- pas encore achevé, malgré les prédictions -- de Chicago. Aujourd'hui les étudiants apprennent à discriminer des tablettes cunéiformes vieux-, moyen-, et néo-hittites dès le premier semestre.

Nous avons même trois nouvelles langues anatoliennes et indo-européennes, bien que de faible attestation: le pisidien, le sidétique, et -- plus intéressant pour les classicistes -- le carien, langue de la Carie et de la ville d'Halicarnasse. Un par un, grâce aux philologues, linguistes et comparatistes, les blancs de la carte linguistique de l'Asie Mineur antique se comblent. Un autre était plus au nord: la ville de Troie. Il y a 13 ans j'avais émis l'hypothèse que la langue des Troiens était le louvite. Or on a annoncé récemment la découverte à Troie d'un sceau portant les signes hiéroglyphes louvites SCRIBA et au verso FEMINA: type glyptique connu, "propriété de M. et Mme. Scribe". Pour la première fois la ville de Troie n'est plus ni muette ni analphabète.

En Anatolie nous avons le luxe des langues mortes dont le corpus n'est nullement clos. D'une part le travail philologique continue, témoin les quelques 20 tomes de textes inédits publiés en autographie cunéiforme ces quinze dernières années. D'autre part le terrain continue à rapporter des trouvailles parfois sensationnelles, telle la magnifique Tablette de Bronze découverte en 1986 et éditée par Otten deux ans après. Les découvertes ne se limitent pas au seul site de Boğazköy: les fouilles turques ont apporté une documentation cunéiforme importante des villes de Maşat, İnandık, et tout récemment de Kuşaklı et d'Ortaköy. On a relevé pas moins de 3000 fragments de tablettes de ce dernier site.

Les textes nouveaux de Boğazköy comprennent aussi une série de bilingues, différentes parties d'une composition littéraire hourrite traduite en moyen-hittite. Les tablettes, découvertes en 1983 et 1985, furent publiées en cunéiforme en 1990, et éditées et traduites par Neu en 1996. Ces textes sont d'une rare qualité littéraire, et ils sont aptes à révolutionner nos connaissances de cette langue non-indo-européenne qu'est le hourrite, qui est devenue une branche nouvelle des études du Proche-Orient ancien. Le hourrite est maintenant une langue de plus dont l'étudiant indo-européaniste de l'anatolien -- et au delà de lui l'étudiant de la formation de la littérature grecque archaïque -- doit avoir des connaissances.

Les autres langues anatoliennes aussi ont été l'objet d'un examen intense, et elles ont connu des avancées profondes. Le corpus *louvite cunéiforme* a été révisé et réédité à fond, et la grammaire descriptive et comparée et le lexique et l'étymologie ont été refaits, grâce aux efforts de MM. Starke et Melchert. Le lexique de ce dernier compte presque 300 pages dactylographiées, et contient quelques 1800 vocables différents. Plus que 350 mots sont cités dans les 50 pages de phonologie louvite dans la phonologie historique anatolienne de Melchert. Le traitement par Starke de la formation des noms louvites compte plus de 600 pages -- et ne vise que les thèmes consonantiques. C'est dire que nous avons affaire dorénavant à une nouvelle langue ancienne indo-européenne riche et importante, mais une langue presque inconnue aux études indo-européennes et à la formation indo-européenne traditionnelle. C'est le louvite qui seul en anatolien nous fournit le verbe 'penser' (*maliti*) de la racine \**men-*, sujet de la thèse latine de Meillet; c'est le louvite qui seul nous donne le verbe *manā* 'voir' parent du grec *mnē-* 'se souvenir': c'est le verbe qui exprime par excellence l'activité et la fonction du poète indo-européen, comme j'ai montré ailleurs.



Les nouvelles lectures de certains signes hiéroglyphiques assuraient dès 1974 que la langue des nombreuses inscriptions hiéroglyphes étaient un dialecte louvite très proche au louvite des tablettes cunéiformes trouvées à Boğazköy. D'autres trouvailles remarquables récentes ont enrichi et approfondi nos connaissances, surtout l'inscription des Gestes de Suppiluliuma II, dernier roi hittite, à Boğazköy-Südburg et le monument inscrit de Yalbur. Grâce aux soins de Poetto et surtout d'Hawkins ces textes difficiles ainsi que d'autres du 2<sup>ème</sup> mill. commencent à livrer leur secrets.

Un trait phonologique des dialectes louvites d'importance capitale pour la linguistique indo-européenne a été relevé et démontré par Melchert: le triple reflet des dorsales ou "gutturales". La palatale i.-eur. \**k̥* donne louv. *z* (affriquée [ts] ou [ts']), tandis que la vélaire pure \**k* reste *k*, et la labiovélaire \**k'* reste *ku*. En hittite en revanche la palatale et la vélaire se confondent en *k*, opposé à *ku* labiovélaire: le sort typique des langues dites *centum*. Les exemples en sont sûrs. Pour la palatale, démonstratif \**ko-*: louv. *za-* mais hitt. *ka-*; \**k̥won-* 'chien': hier. *zú-wa/i-n(i)-* mais hitt. *kuwan-*; \**h<sub>1</sub>ekwo-* 'cheval': hier. *a-zú-(wa/i-)*; \**kei-* 'être couché': louv. *zī-* mais hitt. *ki-*. Pour la vélaire pure, \**k(e)rs-* 'couper': louv. et hitt. *karš-*; \**kēs-ah<sub>2</sub>ye/o-* 'peigner': louv. et hitt. *kīšai-*. Pour la labiovélaire, interrogatif et relatif \**k'i-*: louv. et hitt. *kui-*; particule enclitique \**k'e*: louv. et hitt. *ku*.

Ces données louvites (qui sont confirmées par le lycien) rendent nécessaire la postulation de trois séries de dorsales ou "gutturales" et pour l'anatolien commun et pour l'indo-européen: palatale \**k̥*, vélaire \**k*, labiovélaire \**k'*. C'est une justification remarquable de la reconstruction des néogrammairiens, et de leur méthodologie en linguistique comparée. La position 'structurale' qui ne reconnaît que deux dorsales, soit \**k* : \**k'* soit \**k̥* : \**k* est sans doute plus simple et plus élégante, mais elle ne correspond pas aux faits.

Le louvite nous garde un autre archaïsme saillant, de flexion verbale: la 3<sup>e</sup> personne du singulier présent *zīyar(i)* 'il est couché, il gît' continue fidèlement i.-eur. \**kéy-or* (plus *-i* innové), avec la vieille désinence moyenne sans *-t*: primaire \**-or*, secondaire \**-o*. Elle correspond au véd. *śáye* 'il est couché, il gît', imparfait *ásaya[t]* < \**kéy-oi*, \**kéy-o*, autrement innové.

Nous avons déjà signalé l'existence d'une vraie phonologie comparée de toute la branche anatolienne. Grâce surtout aux collègues Melchert, Kimball, Eichner et Morpurgo Davies les détails en sont clairs. Mais un fait saute aux yeux: c'est la notion de l'ancienne Anatolie comme aire linguistique. Nous reviendrons au principe par la suite; mais on peut observer dans toutes les langues de l'Anatolie, indo-européennes et autres, des convergences remarquables et des innovations en phonologie et en syntaxe, qui donnent à réfléchir.

Examinons-en donc quelques cas typiques. (Pour les données je fais référence globale à l'*Anatolian Historical Phonology* de Craig Melchert.) Le premier concerne le consonantisme. L'indo-européen avait les trois séries *t d dh*; déjà en anatolien commun les deux derniers se sont confondues, donnant les deux *t* et *d*. Apparemment la corrélation de voix (sonorité) a été remplacée par celle d'intensité (opposition forte : faible), le membre fort étant réalisé aussi avec longueur relative, donc tendance à opposition gémisée : simple. A la fin du mot il y avait (probablement déjà en indo-européen selon M. Hale, qui compare le vieux-latin et le sanskrit) neutralisation en faveur du membre sonore (voisé). Et chose surprenante, il semble qu'à l'initiale en anatolien et là seulement il y a eu neutralisation en faveur du membre sourd (non-voisé). Cela est certain pour les langues anatoliennes alphabétiques du 1<sup>er</sup> mill., lycien et lydien, par exemple lyc. *tideimi* 'fils, nourrisson', participe à reduplication de la racine \**dheh<sub>1</sub>i-* du latin *filius*. L'absence de contraste T- : D- à l'initiale et l'existence d'un contraste -TT- (-DD-) : -D- à l'intérieur du mot explique parfaitement l'orthographe cunéiforme anatolienne, où les oppositions sémitiques tels que TI : DI sont négligées en faveur de gémisée : simple, *at-ti* ou *ad-di* : *a-ti* ou *a-di*.

Ce système vaut aussi pour le hourrite non-indo-européen. Puisqu'il est postérieur à l'anatolien commun (du 3e mill.), Melchert a bien dit en résumant ses conclusions (AHP 20), "It seems to me that the subsequent spread of devoicing of word initial stops as an areal feature across Anatolia is quite possible." Il en résulte que dès le 17e siècle avant j.-c. en Anatolie le hittite au centre, le palaïte au nord, le louvite au sud et à l'ouest, et le hourrite à l'est exhibaient un même système des occlusives

T-                      -TT- (-DD-)  
   -D-                      -D

C'est un cas classique de convergence phonologique aréale.

Ce n'est pas le seul. Dans toute la branche anatolienne dès le plus ancien temps, et probablement déjà en anatolien commun, nous observons les effets de deux procès phonologiques contraires qui ont profondément altéré la distribution des occlusives héritées: la "lénition" et la "fortition". Les règles de lénition étaient publiées par Eichner pour le hittite en 1973, et pour le louvite et le lycien en 1987 par Morpurgo Davies:

- 1)  $T \rightarrow D / \overset{\sim}{V} \_$
- 2)  $T \rightarrow D / V \_ \_ V$

C'est-à-dire une sourde devient sonore après voyelle longue accentuée, et entre voyelles inaccentuées. En louvite (et en lycien) ces règles engendraient des variantes comme *-t̃i* et *-di* (> *-tti/-ddi* et *-t/di*), *-ta* et *-da* (> *-tta/dda* et *-t/da*) dans les désinences de la 3e p. du singulier selon la classe verbale: *tumanti-tta* 'a entendu', mais *manā-ta* 'a vu', *tarmi-ta* 'a cloué'. En hittite les effets de la lénition ont été largement éliminés par l'analogie, mais elle peut s'observer par exemple dans la forme fixe de la désinence redoublée de la 1ère p. sing. du prétérit moyen *-ḫaḫa(i)* = lycien *-xagā* de *\*+-h<sub>2</sub>a- h<sub>2</sub>a-n* (comparer grec *-[m]ān*).

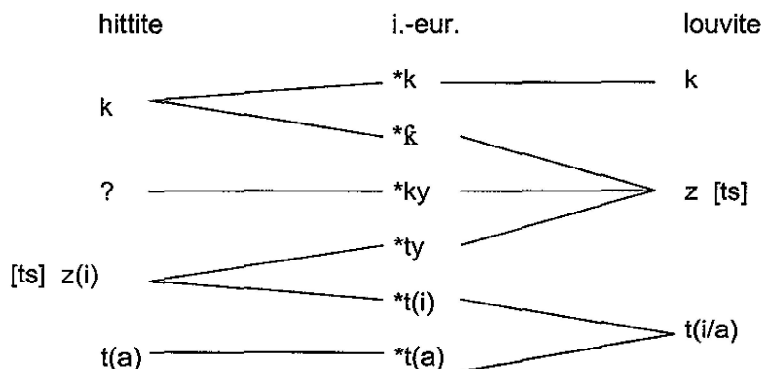
L'effet opposé, la fortition, est produit par un procès de gémination: les phénomènes

connus sous le nom de "loi de Cop":                       $\acute{e}DV \rightarrow \acute{a}D.DV$

c'est-à-dire une consonne sonore (occlusive ou sonante) se double après *é* accentuée, qui devient *g*. Comparer louv. *maddu-* 'vin' de *\*médh<sub>u</sub>-* (grec *méthu* 'vin'). La géminée sonore -DD- finit par se confondre avec la sourde -TT-. Les langues du 1er mill. ont simplifié les géminés; comparer l'etrusque *matu* 'vin', sans doute emprunté à une langue asianique. pour la sonante noter louv. *mallit-* 'miel' de *\*mélit-*, ou 1ère p. du plur. *-unni* syncopé de *-wanni*, de *-wéni*. Développé par Cop pour le seul louvite, une forme réduite de cette loi peut dater de l'anatolien commun selon Melchert. L'action d'autres changements phonétiques a augmenté le nombre de géminées en anatolien commun, par exemple la règle d'assimilation de laryngale: VC HV --> VC C V. Les exemples sont rares pour les occlusives (hitt. *mekki-* 'nombreux' de *\*meġh<sub>2</sub>-i-*) mais fréquent pour les sonantes (*malla-* 'moudre, broyer' de *\*melh<sub>2</sub>-o-*; *tarra-* 'pouvoir' de *\*terh<sub>2</sub>-o-*).

Un autre développement phonologique, qui a eu des conséquences immenses pour la reconstruction de l'indo-européen, a probablement une explication aréale. C'est la fameuse conservation de deux des laryngales indo-européennes en forme consonantique: *H* (fort, écrit *h-*, *-hh-*) et *h* (faible, écrit *h-*, *-h-*). Nous les trouvons dans les trois langues indo-européennes du 2. mill.; mais ce n'est guère un accident que les deux langues voisine non-indo-européennes, le hattî et le hourrite, ont eux aussi un et probablement deux \_ phonologiques. Les différentes langues de culture sémitiques avec lesquelles les hittites sont entrés en contact à partir du vieil-assyrien avaient elles aussi un riche répertoire de laryngales, et ont aidé à fournir une ambiance des plus favorables pour leur conservation en anatolien.

Le résultat de tous ces changements est que l'inventaire consonantique des trois langues cunéiformes hittite, palaïte, louvite, plus le hattî et le hourrite, est presque identique, mais de sources variables. Même la conservation de la palatale indo-européenne en louvite est une sorte d'accident en vue des fusions différentes:



Le palaïte aussi a les mêmes phonèmes *k*, *z*, *t*, mais le *z* est d'origine encore différente.

A l'intérieur du mot et là seulement dans toute l'aire anatolienne au 2<sup>e</sup> mill. il y avait contraste géminée (forte) : simple (faible) pour les occlusives et spirantes, et géminée : simple pour les sonantes. Au 1<sup>er</sup> mill. à l'ouest de cette aire il y a eu simplification des géminées et spirantisation des simples, développement typologique tout à fait semblable à celui des langues romanes et celtiques.

Le développement du vocalisme offre les mêmes tendances parallèles et semblables dans les trois langues. Les changements sont postérieurs à l'anatolien commun mais déjà acquis au temps de leur première attestation. Il s'agit d'une part d'allongement des voyelles accentuées partout en syllabe ouverte et parfois en syllabe fermée (ce qui est typologiquement plus rare), et d'autre part abrègement de voyelles longues inaccentuées. Il est curieux de constater de tels changements dans des langues indo-européennes au commencement du 2<sup>e</sup> mill. avant j.-c., alors qu'ils sont caractéristiques plutôt de l'état "moyen" des langues modernes germaniques.

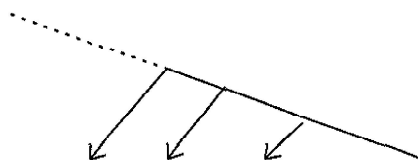
Si la phonologie comparée de l'anatolien donne nettement l'impression d'une aire linguistique à convergence qui comprend aussi les langues autochtones non-indo-européennes, il en est de même, et encore plus clairement, pour la syntaxe. Melchert a identifié trois grandes isoglosses syntaxiques qui caractérisent les langues de la branche anatolienne (AHP 7-8): 1) système d'ergativité partielle, "split ergativity"; 2) développement des "chaînes" de particules et pronoms anaphoriques enclitiques après le premier mot accentué de la phrase; 3) emploi quasi obligatoire de connecteurs de phrases (initiales et enclitiques) pour lier toutes les phrases d'un discours sauf la première.

Le système d'ergativité partielle a été élucidé par A. Garrett. Il comporte la création d'un cas ergatif en *-anz(a)* pour les noms de genre inanimé en fonction de sujet de verbe transitif. La création et l'emploi de pronoms sujet enclitiques pour certains verbes intransitifs ("unaccusatives") est connexe, comme Garrett l'a montré. Tel système morpho-syntaxique ne se rencontre nulle part ailleurs en indo-européen. Mais il est de règle en hourrite, probablement aussi en hattî selon Taracha. Il y a donc toute raison de croire à une altération syntaxique profonde due au contact, c'est-à-dire un développement de diffusion linguistique géographique et aréale. Noter que dans le bilingues hourrites et moyen-hittites le cas ergatif hourrite est traduit par un ergatif hittite quand le nom est de genre inanimé.

Pour les “chaînes” enclitiques il faut noter qu’on observe des parallèles frappants en hattî (cp. les chaînes suffixales en hourrite). Ici aussi nous pouvons avoir affaire à une expansion des matériaux hérités pour des raisons de diffusion géographique et aréale. Remarquer que l’usage des chaînes d’enclitiques s’accroît en hittite durant le 2<sup>e</sup> mill. Pour les connecteurs de phrase noter l’équation hattî *pala/bala* = hittite *nu*.

A la différence de la phonologie et la syntaxe, le domaine de la morphologie dans la linguistique anatolienne n’offre pas de témoignage de convergence aréale. On n’observe presque pas de cas de diffusion morphologique ni des langues autochtones aux langues indo-européennes ni dans le sens inverse. Tout se passe en morphologie anatolienne selon une filiation génétique stricte, soit par conservation comme l’équation fameuse hitt. *kuen-zi/kun-anzi* (lycien 3<sup>e</sup> p. du pl. *qãñti*) : védique *hán-ti/ghn-ánti*, soit par innovation sûre ou probable, comme la perte du genre féminin, du subjonctif, et de l’optatif. Mais il arrive qu’un trait profond et important de la morphologie anatolienne diffère profondément du tableau connu pour l’indo-européen, et ne s’explique ni par innovation ni par emprunt direct ni par diffusion aréale: c’est le cas de la conjugaison en *-hi*. La question est des plus débattues en indo-européen de nos jours; mais je crois que la direction correcte a été indiquée dans une série d’études par J. Jasanoff. Brièvement il suppose que la conjugaison en *-hi*, qui est un fait de l’anatolien commun, n’est pas une innovation mais une conservation. Il faut donc selon Jasanoff d’abord modifier le tableau du système verbal de l’indo-européen commun en lui attribuant une “conjugaison en *\*-h<sub>2</sub>e*”: processus de reconstruction normale et classique. Mais il faut aussi réviser et modifier le tableau de l’histoire du système verbal des autres branches de la famille en y supposant une série d’innovations. Celles-ci affectent ou bien le parent de toutes les autres branches connues -- tel le développement du parfait traditionnel -- ou bien le parent des autres branches moins le tocharien -- telle l’expansion dramatique du présent thématique traditionnel. Certains ont objecté, et d’autres ont soutenu qu’il s’agit là d’une refonte totale de l’arbre généalogique des langues indo-européennes, et une justification de l’ancienne hypothèse “indo-hittite” de Sturtevant. De fait ni l’une ni l’autre des positions n’est justifiée.

L’arbre généalogique n’a d’autre statut que de métaphore. On peut lui substituer le modèle à branches schématiques longtemps employé pour la famille ouralienne et d’autres, et que d’autres savants comme Schindler ou différemment Ringe-Taylor-Warnow à Philadelphie ont utilisé pour l’indo-européen:



Si l’anatolien est la première flèche, nous ne savons pas quelles flèches antérieures ont pu exister, et le terme “indo-hittite” ou “indo-anatolien” obligerait d’appeler “indo-tocharien” ou selon certains “indo-celtique” le deuxième noeud, et ainsi de suite. C’est un travail d’étiquetage stérile et sans valeur.

L’arbre généalogique est un artefact et un modèle, susceptible d’altérations éventuelles requises par des données nouvelles. Comme l’a si bien vu Benveniste, “Nous devons intégrer le hittite dans un indo-européen dont la définition et les relations internes seront transformées par cet apport nouveau...La structure logique des rapports génétiques ne permet pas de prévoir le nombre des éléments d’un ensemble. Le seul moyen de conserver à la classification génétique un sens linguistique sera de considérer les ‘familles’ comme ouvertes et leurs relations comme toujours sujettes à révision.” Le nouveau indo-européen ainsi conçu n’a qu’une seule fonction, mais une fonction précise, celle de servir de point de départ au métier d’historien linguistique: celui de “confronter système morphologique à système

morphologique et [de voir] comment il est possible de passer du système initial aux systèmes ultérieurs”, comme l’écrivait le maître A. Meillet. Nous espérons que la prise en compte de l’anatolien et du louvite a illustré ce principe. C’est que la comparaison peut et même doit être sensible aux similarités dues à la diffusion géographique et aréale aussi bien qu’à celles dues à la filiation génétique, et c’est là la vraie souplesse et la vraie force de la méthode comparative.